

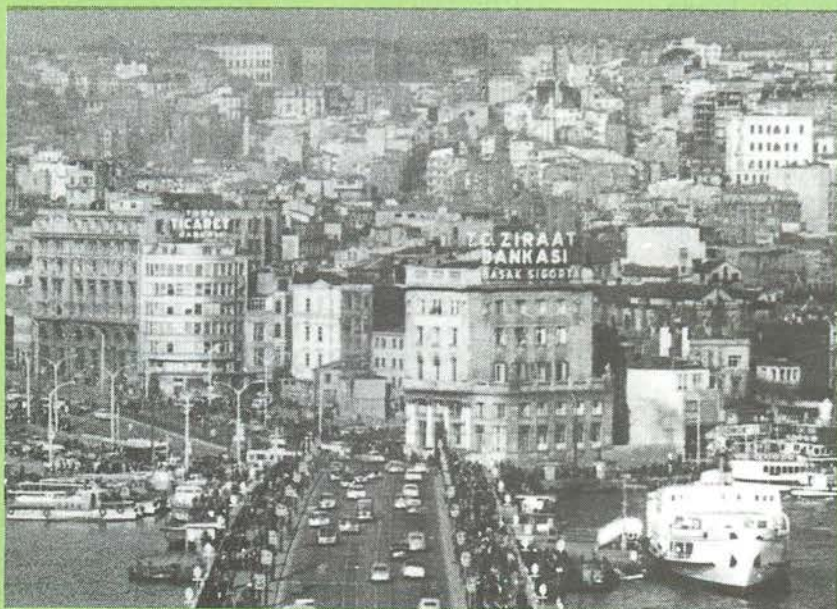
TRIBUNE DE CAUX

changer

Un phénomène de notre temps

CETTE MORALE QUI NOUS VIENT DE L'EST

Impressions
et rencontres



Sur les ponts d'Istanbul

A NOS LECTEURS ET ABONNÉS

Comme chaque année, nous nous apprêtons à lancer une importante campagne de promotion de notre revue. En vous aidant à transmettre autour de vous ce que vous trouvez et appréciez dans *Changer*, cette campagne contribue à répandre un courant de pensée et les échos d'une action porteurs d'espoir. De plus, elle est indispensable à une saine gestion et au développement de notre mensuel.

Nos abonnés français recevront sous peu un document leur permettant de participer à cette campagne en nous fournissant les noms et adresses de ceux à qui ils voudraient faire parvenir deux numéros consécutifs de *Changer*, suivis d'une invitation à souscrire un abonnement.

Ceux d'entre vous, abonnés hors de France ou lecteurs occasionnels, qui aimeraient aussi participer à cette campagne peuvent le faire en écrivant le plus vite possible à notre adresse parisienne : 68, boulevard Flandrin, 75116 Paris. Ils recevront alors un document qu'ils devront nous renvoyer avant le 31 janvier 1982.

Nous vous remercions d'avance pour votre coopération, dont nous savons par expérience qu'elle est la façon la plus efficace de promouvoir notre revue.

La Rédaction

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 285.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Paix et liberté

Interpellé au Conseil des Etats (la chambre haute du parlement) sur le sens que le gouvernement suisse entendait donner à la manifestation en faveur de la paix qui avait réuni 30 000 personnes devant le Palais fédéral, le président de la Confédération, M. Furgler, a répondu : « Bien sûr, nous sommes pour la paix ; mais j'ajoute immédiatement : *dans la liberté.* »

Cette nuance est essentielle. Elle marque le clivage avec le slogan lancé il y a quelques années : *Better red than dead* (mieux vaut rouge que mort) qui condamnait toute riposte nucléaire des pays de l'OTAN à la menace des fusées soviétiques.

L'inquiétude, aujourd'hui, a changé de registre. Au rythme de une par semaine,

des fusées russes SS-20 à moyenne portée sont installées sur le sol européen ; dans dix-huit mois, d'autres fusées américaines de même type pourraient les neutraliser. L'Europe risque alors d'être transformée en champ de ruines dès le premier « échange » entre les super-grands. Auparavant, les fusées auraient volé par-dessus la tête des Européens pour aller détruire Kiev ou Chicago.

Les Européens sont soudainement confrontés au problème que, dans leurs masses profondes, ils ont cherché à éluder depuis une génération : quel est le prix de leur liberté ?

A Genève, des négociations aussi secrètes que sérieuses sont engagées entre Russes et Américains. Réaffirmons ici qu'il n'y aura

Tant qu'un homme a des besoins matériels, tant qu'il désire posséder ceci ou cela, rien ne lui appartient jamais ; c'est toujours lui qui appartient aux objets.

Anouar El Sadate

jamais de désarmement militaire sans réarmement moral et spirituel. Chacun, en

son for intérieur, peut et doit découvrir le prix à payer. Il en va de sa liberté.

N'oublions pas le Laos

S'il est un pays dont on parle peu, c'est le Laos. Son drame a été oublié de l'opinion internationale qui s'est concentrée sur les problèmes lancinants du Cambodge, voire du Vietnam. « Et pourtant, souligne un *livre blanc* publié récemment par des dirigeants laotiens de l'extérieur, une immense tragédie s'est abattue sur notre peuple. Depuis 1975, plus de 400 000 personnes ont fui le pays (le Laos comptait autrefois trois millions d'habitants). En six ans de « paix vietnamienne », il y eut plus de réfugiés qu'en trente années de guerre et plus de morts et de blessés que pendant les deux précédents conflits indochinois réunis. »

Ces dirigeants laotiens, des hommes de premier plan et

de rare qualité, étaient réunis récemment en Suisse pour penser à l'avenir de leur pays. Ils ont réclamé « une solution politique urgente au problème laotien, soit par le biais d'une conférence internationale pour un règlement global avec le Kampuchea, soit dans le cadre d'une conférence convoquée spécialement pour traiter la question du Laos. « Le voile de silence qui avait pesé sur le Laos a été levé, nous écrit l'un des participants à l'issue de leur rencontre. Le chemin reste long et ardu ; mais avec le secret de l'écoute de la voix intérieure, et grâce aux prières de nos amis dans le monde entier, le peuple lao survivra. »

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

L'hiver commence...

Toute la nuit d'hier, les bourrasques de pluie froide ont transformé en rivière le ruisseau de notre petite vallée, et les jeunes bœufs qui sont encore dehors pataugent dans l'herbe détrempée... Il va falloir vite mettre tout le monde à l'abri ! Ce matin, au lever du jour, de minuscules grains glacés voltigeaient, et voilà maintenant la neige en gros flocons serrés qui descend d'un ciel bouché. On est tenté de maudire l'hiver comme une triste saison de travail ingrat et pénible...

C'est le moment de penser à nos collègues céréaliers du Manitoba qui ont moissonné cet été, comme toujours, dans l'été brûlant, à + 40°, et se retrouvent aujourd'hui à - 40°, incapables de tenir une clef anglaise à l'atelier pour démonter un soc de charrue... Ils sont obligés soit de se sauver à la ville, soit de se calfeutrer dans leur maison comme des marmottes dans leur terrier.

Merveilleux hivers de notre Europe tempérée ! Ils sont juste assez froids pour endormir la végétation et préparer pour avril l'explosion renouvelée de la vie, juste assez courts pour nous rappeler nos privilèges, loin de la longue nuit polaire comme de la chaleur uniforme et pesante des tropiques !

Faut-il croire que si notre Europe porte des responsabilités particulières dans la vie du vaste monde, c'est un peu parce que les talents qu'elle doit faire valoir doivent quelque chose au privilège millénaire de ses hivers bienfaisants ?

Philippe Schweisguth

Dans ce numéro

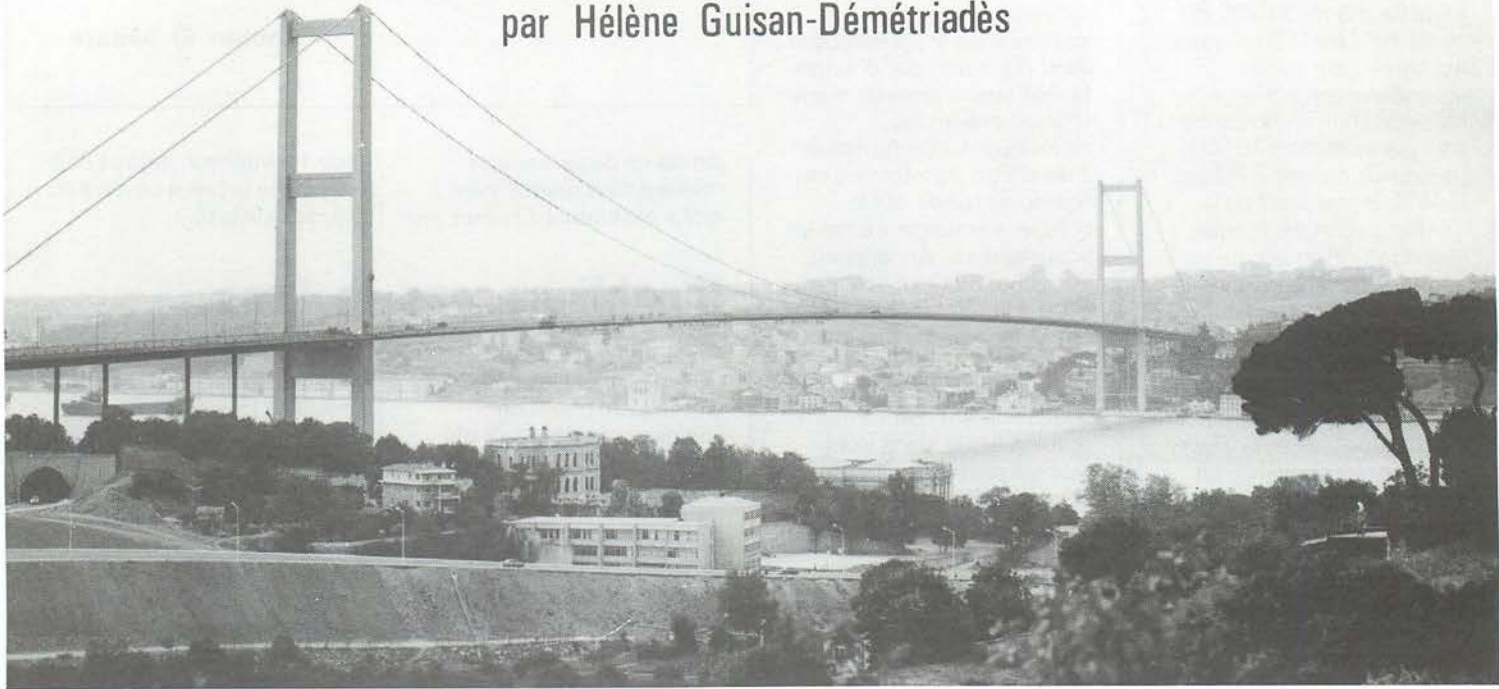
Page 4 **La Turquie**, lointaine et proche, charnière entre l'Europe et l'Asie. **Hélène Guisan-Démétriadès**, née dans ce pays de parents grecs, jette sur sa terre natale le regard du cœur.

Page 8 L'article de **Philippe Lobstein**, **Cette morale qui nous vient de l'Est**, a été écrit avant la répression en Pologne. Il n'en garde pas moins son actualité.

Page 10 Ancien rebelle, **Alec Smith**, fils de l'ex-premier ministre rhodésien, a connu un « retournement » surprenant. Le témoignage d'un homme engagé dans une tâche de réconciliation nationale.

Sur les ponts d'Istanbul

par Hélène Guisan-Démétriadès



A mon père

Il y a beaucoup de poussière à Istanbul. A trente ans de distance, les marbres polychromes de Sainte-Sophie m'ont paru gris. Filtrant des fenêtres de la haute galerie, la lumière fait danser la poussière dans ses rayons obliques et les pigeons s'élançant du haut des chapiteaux la traversent de leur vol, jouant, dans le temple de la divine Sagesse, aux colombes messagères de l'Esprit.

Mais la poussière la plus fine, celle que l'on respire un peu partout dans la ville, c'est la poussière des siècles. Du pont jeté sur le Bosphore comme une accolade entre l'Europe et l'Asie, l'on distingue, au loin, le profil bleuté des coupôles et des minarets d'Istanbul. Ce sont les vestiges de mille ans d'empire byzantin, de cinq siècles d'empire ottoman, de deux vagues de puissance et de gloire révolues.

A perte de vue le long des rives du Bosphore, de colline en colline, de nouvelles agglomérations urbaines se construisent sans fin, maisons basses des paysans d'Anatolie désertant les campagnes ou beaux quartiers résidentiels qui recréent le calme et la paix des jardins loin du centre surpeuplé. En trente ans, la ville a passé d'un à quatre millions d'habitants.

En même temps, ce qui frappe et enchante le visiteur d'Occident, c'est la vie

partout présente, donnée, livrée à tout venant, la vie chaude qui tourne, inlassable, comme la pièce de viande verticale sur la broche, qui reluit dans les rosaces d'aubergines aux reflets de velours, disposées sur les plateaux de bois ronds. Sous les feux des lampes de Baluk Bazar, à 7 heures du soir, la foule coule comme un fleuve entre les étalages violemment éclairés et, comme d'une toile ancienne, émerge de la nuit toute la joie et la profusion des fruits de la terre, raisins dorés, figues du sud, poissons roides de fraîcheur, empesés d'argent.

Retour en terre natale

La ville est un spectacle permanent, un immense atelier de bricolage voué à l'opération survie. Des chaises Louis XV, fraîchement sculptées, voisinent sur le trottoir avec l'énorme tas de charbon qu'on vient de livrer. Sur les quais, au sortir du bateau, défilent l'homme qui porte sa commode, l'autre ses poissons dans une cuvette d'émail pleine d'eau, le troisième, sa petite fille comme un bouquet d'organdi blanc.

O ville admirable ! La plus sombre des ruelles dévale sur la splendeur de la mer, sur l'éclat du soleil réfléchi par le flanc

d'un bateau. Comment dire l'émotion d'une Grecque d'Asie Mineure partie tout enfant, une nuit, en Orient-express, avec sa mère, ses frères et deux valises, tandis qu'au sud Izmir brûlait ? Et qui retrouve, une fois encore, sa terre natale dans l'odeur de crottin mêlée de laurier-rose des Iles des Princes, ou celle des simites chauds, croustillants de sésame, au coin des rues. Revoici, situés dans l'espace réel d'une ville, tous ces noms exotiques qui punctuaient les récits de l'exil autour de la table familiale ; retrouvés, dans les devantures des magasins, tant de mots usuels, qu'on ne savait même pas être turcs.

Quelle gloire de franchir à l'heure de midi, sous l'immense ciel bleu, les ponts d'Istanbul : celui de Galata grouillant d'êtres humains où le klaxon des voitures ne trouble pas la paix des pêcheurs ; et le pont de la superbe autoroute qui ceinture la ville sous le blanc regard des pierres tombales ; et celui du Bosphore d'où la ville n'est plus qu'un souvenir brumeux, adieu Constantinople !

En 1919, il y avait encore deux millions et demi de Grecs en Asie Mineure, trois cent mille à Istanbul. La conférence de Lausanne de 1923, scellant la victoire admirable des uns, la tragédie des autres, a définitivement fait perdre aux Grecs la patrie millénaire. Il reste des églises et des écoles trop grandes pour évoquer leur

exode. Au fond de la Corne d'Or, dans le quartier jadis illustre du Phanar, j'ai vu sortir de la terre battue deux énormes colonnes corinthiennes supportant dans le vide un fronton, monumental portique d'un lycée de jeunes filles disparu. De l'inscription murale, je n'ai compris qu'un seul mot : *rum*, altération du mot *romain*, qui signifie grec, en turc. C'est l'empire romain d'Orient qui est tombé en 1453, avec Constantinople, et les Grecs de Byzance sont restés pour leurs vainqueurs des *rums*, c'est-à-dire des romains, jusqu'à nos jours. De même, les Grecs de Grèce, lorsqu'ils veulent exprimer la plus intime nuance de leur grécité, s'appellent entre eux familièrement des *romyi*.

A deux pas de là, au patriarcat orthodoxe grec du Phanar, j'ai eu la joie d'assister, un dimanche, au service divin célébré en commun par le patriarche Dimitri et le patriarche de Serbie, venu justement lui rendre visite. Quel contraste entre l'église si humble du présent et la grandeur intacte d'une forme d'adoration.

De mon hôtel près d'une mosquée, j'aimais entendre s'élever avant le jour la voix profonde d'un muezzin et ces mots coraniques, coupés de longs silences, qui appellent à la prière au sortir du sommeil. Et d'autres voix plus lointaines reprenaient la même phrase, comme les coqs se répondent au matin. Sous l'immense coupole de la mosquée de Süleymanyè, les fidèles, prosternés face contre terre pour la prière du soir, m'ont semblé si petits, ramenant l'homme à sa juste dimension. Inscrite dans de grands cercles, la danse sacrée des lettres arabes affirme l'omniprésence de Dieu. Y-a-t-il vraiment de quoi se haïr et s'entre-détruire, au nom de deux approches différentes de l'Unique ?

Retrouver la démocratie

Depuis le 12 septembre 1980 exactement, les Turcs respirent plus « librement » derrière le paravent de sécurité dressé par le général Evren, commandant en chef de l'armée. Les partis politiques ont été dissous, leurs biens séquestrés et, en octobre dernier, une Constituante de cent soixante membres, choisis en dehors d'eux, a été chargée d'élaborer une nouvelle constitution. Pour l'instant, les Turcs que j'ai rencontrés semblent reconnaissants à l'armée de les avoir sauvés in extremis d'une situation dont nous mesurons mal, en Occident, le caractère anarchique et meurtrier. Pour atteindre leur cible, des bandes armées fauchaient indifféremment les passants faisant la queue pour prendre leur bus. De jour comme de nuit, aucune rue n'était sûre. En quête

d'une majorité introuvable, le parlement était frappé de paralysie. Les Turcs respectent dans le général Evren un homme intègre, décidé à rendre le pouvoir aux civils, une fois le jeu des institutions mieux réglé. Ils semblent souffrir moins que nous de la contrainte des soldats qui gardent, l'arme au poing, aéroport, stade, université, banques et places publiques. Ils espèrent que, par la vertu de meilleures lois et d'hommes nouveaux accédant au pouvoir, leurs pays pourra se remettre en marche. On peut se demander si, dans la démocratie retrouvée, les hommes seront forcément différents et si les racines de la violence qui se nourrissent de l'indifférence, du lucre ou de l'amertume de nos cœurs auront été extirpées elles aussi.

Malgré ses accès de violence, le peuple turc est un peuple patient, au cœur généreux. Le plus modeste individu étonne l'Occidental par sa politesse innée à l'égard de l'étranger qui lui fait spontanément céder la bonne place ou offrir le petit verre de thé à l'inconnu sur le bateau. J'ai trouvé d'ailleurs la même chaleur de cœur et la même hospitalité dans les milieux aisés où j'ai pu pénétrer grâce aux amies suisses que j'accompagnais. Quel incroyable réseau de relations ces deux femmes n'ont-elles pas tissé par leurs visites en Turquie, navettes dociles d'un invisible tisserand. Et quelle soif d'en savoir plus chez ces femmes d'élite turques, députés, avocates, professeurs à qui elles sont venues dire, sans autre qualification que l'amour : « Nous voulons changer l'his-

toire, la nôtre et la vôtre. Aidez-nous, nous avons besoin de vous. »

Parmi tant de rencontres, deux m'ont plus particulièrement émue. J'ai eu le privilège d'être reçue avec mes amies chez une éminente personnalité du monde politique turc, octogénaire au regard lumineux. Il avait connu autrefois Frank Buchman à Londres et s'en disait marqué. « C'est aux hommes politiques, nous a-t-il dit d'emblée, d'inspirer l'opinion publique, de canaliser ses émotions au lieu d'attiser ses passions. Aucun problème, aucun conflit n'est impossible à résoudre s'il se trouve des hommes politiques prêts, de part et d'autre, à risquer position et carrière pour servir leur pays et la paix. »

L'homme d'Etat et l'archevêque

Pour illustrer son propos, il nous raconta un incident de sa vie politique remontant à 1965. C'était peu après le premier affrontement des deux communautés de la République de Chypre. Son président, l'archevêque Makarios, était venu en visite officielle en Turquie. Il avait été hué, insulté dans la rue et, au terme de sa visite, avait refusé de signer le communiqué commun. Que faire ? Consulté, notre hôte, alors ministre, eut la pensée d'inviter amicalement l'archevêque à visiter avec lui la Cappadoce, sa province natale, au centre de l'Asie Mineure, où il comptait un électorat fidèle. L'entreprise



Le pont de Galata au centre d'Istanbul, ville de quatre millions d'habitants.



Vue de la Corne d'Or, au cœur de la métropole turque.

était redoutable, vu la grande hostilité de la population. Il y risquait son crédit et son mandat. Makarios accepta, heureux de visiter les lieux saints de sa foi. Par amitié pour leur ministre, les gens de Göremé obéirent à la lettre à ses recommandations, bien au-delà de son attente. Ils accueillirent l'homme blessé avec des banderoles de bienvenue, lui offrirent des étoffes précieuses tissées de croix byzantines, l'invitèrent à un repas de fête. Au cours de leur voyage dans ces hauts lieux où saint Basile de Césarée avait prêché, Makarios et l'homme d'Etat purent s'entretenir dans un esprit d'honnêteté et de justice du problème chypriote et ils tombèrent d'accord sur les modalités d'une solution. Mais, hélas, l'homme qui par la force de son cœur avait su changer un ennemi en ami ne fut pas écouté et le problème chypriote envenime toujours les rapports gréco-turcs. Quant à lui, malgré son âge, il ne cesse de lutter pour inspirer ses compatriotes. Il est en train de dicter ses mémoires pour leur transmettre, avec les fruits de son expérience politique, sa vision pour son pays.

Le marin de Marmara

Ma seconde rencontre eut lieu dans l'avion qui me ramenait en Suisse. A peine installée, je vois arriver un homme trapu, au poil roux qui s'assied à côté de moi et déplie son journal turc. Au cours du repas, nous faisons connaissance en anglais. C'est un marin qui s'en va retrouver son cargo à Cadix. Il navigue sept mois d'affilée et a droit à cinq mois de relâche payés chez lui au bord de la mer de Marmara. Il a parcouru le monde entier, livré du blé à la Chine, séjourné en cale sèche en Corée, vu les horreurs de la guerre au Vietnam. Il aime passionnément

son pays et souffre de son isolement actuel. Nous parlons import-export, pêche, vendanges, congélateurs. A un moment donné, comme on abat une carte dans un jeu incertain, je lui dis que je suis une Grecque d'Asie Mineure, que mes grands-parents sont nés à Malakopé et à Kaiseri, en Cappadoce, que j'aime les ponts, ceux d'Istanbul, mais aussi ceux que l'on construit d'homme à homme, de peuple à peuple, que c'est cela que j'ai tenté de faire au cours de mon séjour en Turquie. Là-dessus, il me raconte toute son histoire. Ses parents viennent de Batoum, sur la Mer Noire. Sa mère était grecque, fille de grands propriétaires terriens. Toute jeune, à 16 ans, elle avait épousé son père qui était turc. Vint la révolution communiste, ses grands-parents furent déportés en Sibérie et on ne sut plus jamais rien d'eux. Un accord russo-turc libéra heureusement son père de prison et lui permit de rentrer avec quelques autres au pays, juste pour être mobilisé pendant quatre ans. Sa mère était restée chrétienne, son père musulman. Et lui ? Je ne l'ai pas demandé. C'était un

homme honnête qui voyait avec peine son pays, comme tant d'autres, en proie au marché noir, celui des petits et des grands, des ouvriers émigrés comme des puissants brasseurs d'affaires internationaux. On s'étonne toujours de le voir rentrer les mains vides de ses voyages et ne faire commerce de rien. « Le monde est merveilleux, m'a-t-il dit, mais l'homme veut toujours prendre. » Et il a ramené à lui ses doigts repliés comme le râteau du croupier, mimant la convoitise humaine.

Tous fils d'un seul Dieu

Entre ciel et terre au-dessus de l'Europe, d'Istanbul à Zurich, quel pont n'avons-nous pas bâti, sans échanger nos noms, quelle arche fraternelle fondée sur les piliers solides d'un même sens donné à la vie !

Alors, qui est grec, qui est turc, qui est enfant de Byzance ou d'Ataturk ? La même terre d'Anatolie, les mêmes figues succulentes, la même chair du poisson argenté ont nourri de leurs sucres les enfants d'un seul Dieu, Pantocrator, Omniprésent. Sur les ponts d'Istanbul, dans le vacarme et la gloire de midi, j'ai compris que la paix, c'est des hommes qui acceptent de changer. Je l'ai fait, j'ai laissé tomber la vieille peur héréditaire et la nostalgie d'une terre natale devenue la patrie d'un seul peuple.

Du pont bâti par tant de rencontres fraternelles, j'ai vu minarets et coupoles s'estomper dans la cendre bleutée du passé et se dégager le profil d'une Turquie nouvelle, fondée sur l'esprit de justice et l'honnêteté de ses enfants. Plus que des lois nouvelles, plus que la force accrue des armes, c'est la noblesse de l'homme d'Etat de Cappadoce, c'est le civisme du simple marin de Marmara qui feront renaître un grand pays.



La forteresse de Rumeli sur les bords du détroit du Bosphore.

Tant qu'il y aura des îles

Vocation et perspectives
d'une enseignante néo-zélandaise



« Il y a six ans, je me suis sentie poussée à acheter une parcelle de terrain à Fidji : huit ares plantés de cocotiers, à flanc de côteau, face à la mer. » Celle qui parle n'est pas comme bien des Néo-Zélandais une touriste amateur d'exotisme. Aujourd'hui, Joan Holland est avant tout une figure dans le monde de l'éducation de son pays. Elle dirige le meilleur internat privé de jeunes filles de Nouvelle Zélande, l'école Saint-Cuthbert. Elle est aussi présidente de l'association des directeurs d'écoles privées.

Tandis qu'elle évoque cet arpent de terre, ses yeux noirs et vifs se font presque rêveurs ; mais quelques instants plus tard, lorsqu'elle remémore ses années d'école, ils s'allument d'une lueur malicieuse et elle éclate d'un rire franc : « J'étais une enfant insupportable », admet-elle.

A l'université, elle prend des responsabilités dans le groupe des étudiants chrétiens. La tradition britannique veut qu'il y ait deux présidents : un homme pour les garçons et une femme pour les filles. C'est en sa qualité de présidente que Joan est invitée à une représentation de la pièce *L'Élément oublié*, donnée par le Réarmement moral à Auckland. Au théâtre, elle est assise entre le président, garçon assez frivole, et un champion original qui venait de remporter le prix du *Drinking horn* : il avait bu en un temps record trois litres de bière versés dans une corne de bœuf. « A mon avis, c'était ces deux garçons qui avaient besoin de ce réarmement moral. Pourtant, c'est moi qui ai reçu le message de plein fouet : le défi d'être responsable du monde, de vivre ma foi plutôt que d'en parler. »

L'idée d'une vie absolument honnête et transparente pique au vif cette jeune femme de vingt-quatre ans. « Je venais de décrocher mon doctorat ès-lettres, dit-elle. J'ai dû aller dire à mon professeur de lettres classiques que j'avais fraudé à l'écrit de latin. Cela me coûtait car il était un ami de mon père et me considérait comme une bonne militante chrétienne. » « Je devrais vous retirer votre diplôme », dit-il, fort mécontent. « Faites-le, s'il le faut », ai-je répondu. Après un instant de réflexion, il alla voir mes autres notes. « Même si je vous mettais zéro pour cette épreuve, vous seriez encore admissible. » L'affaire était classée.

Les années passent, et Joan enseigne... Elle adore son métier : mais elle est peinée de voir les rivalités qui s'élèvent entre les professeurs de lycée et ceux des collèges : pour les premiers, seules comptent les connaissances, pour les deuxièmes, l'éducation de l'enfant tout entier. Pour tenter de rapprocher les deux conceptions, Joan décide de travailler elle-même à la formation des maîtres.

Découverte du Pacifique

Sept années à l'école normale d'Ardmore lui révèlent la dimension véritable de son métier. En effet, Auckland est la première ville polynésienne du monde. Nombreux sont ceux des îles autrefois sous protectorat néo-zélandais, comme les îles Cook, Samoa, Tonga, ou britanniques, comme Fidji, qui viennent y chercher du travail ou y faire leurs études. Beaucoup d'entre eux sont internes à Ardmore. A leur retour, ils se voient confier des responsabilités importantes par leur gouvernement.

Par ailleurs, Joan est amenée à élaborer les sujets des examens d'anglais destinés aux élèves des îles. Leurs difficultés sont dues à leurs cultures, très différentes. Pour mieux en tenir compte, Joan entreprend un premier voyage dans le Pacifique. Cette tournée la fait réfléchir : « La foi comptait pour moi, mais elle n'avait pas de dimension idéologique, elle était coupée de la réalité. Je ne savais rien de ces pays. » Elle n'oubliera pas cette leçon.

Une expérience va l'aider. En 1974, directrice de l'école de Saint-Cuthbert depuis déjà six ans, Joan trouve une libération intérieure, alors qu'elle participe à un colloque d'enseignants en Inde. Joan raconte avec émotion qu'elle a repensé à son père, mort depuis longtemps, et aux heures heureuses passées avec lui. Une nuit, une voix la réveille comme un coup de tonnerre : « Tu es ma fille, entend-elle, tu ne seras jamais seule. Va et sois libre. » C'est comme si Dieu lui disait : désormais chaque être fait partie de ta famille, qu'il soit blanc ou de couleur ; vois, comme autrefois en ton père, les richesses que

Dieu a mises en lui pour en faire profiter d'autres.

Il ne reste plus à Joan qu'à se laisser conduire. D'abord à Saint-Cuthbert : les quelque neuf cents élèves de l'établissement, leurs parents et les communautés qu'ils représentent, trois mille anciennes élèves et cent professeurs. « Je me sentais très seule. C'est à cette époque que j'ai commencé à rechercher les directives divines. Levée à cinq heures moins le quart, je dispose d'une heure pendant laquelle je ne suis pas dérangée : cette heure m'est devenue indispensable. Des idées m'y viennent sur la façon d'améliorer des contacts humains difficiles. Il m'est rappelé que les personnes priment sur le règlement ou la réputation de l'école, c'est-à-dire la mienne. »

Joan institue à Saint-Cuthbert un cours de langue maorie, la langue du peuple autochtone de Nouvelle-Zélande. Dans le passé, des élèves maories l'avaient initiée à leurs coutumes et à leur langue ; Joan en a gardé un grand respect. « J'insistais pour que mes élèves maories soient bilingues, car elles ignorent trop souvent la langue de leurs ancêtres. En tant que futures éducatrices destinées à travailler parmi leurs compatriotes maoris, elles doivent être capables de comprendre leur langue. Joan a suivi elle-même ces cours et passé les examens. La communauté maorie a souvent recours à ses conseils.

En 1976, profitant d'un congé sabbatique, Joan part, avec une amie, parfaire sa connaissance des îles. Elle prévient de sa visite les responsables du corps enseignant dans les différents pays où elle se rend. Quelle n'est pas sa surprise de se trouver très souvent devant d'anciens normaliens d'Ardmore ! Certains sont hauts fonctionnaires, un autre est premier ministre, un troisième ministre, à Niue, par exemple. « Dans ce petit pays, raconte-t-elle, le ministre de l'Éducation est aussi celui de l'Air et de l'Agriculture. Sur sa table, le livre *Le Secret de Frank Buchman*, que le ministre de la Santé lui a donné pour les conseils précieux qu'il contient quant au travail d'équipe. Le dialogue s'engage tout naturellement, le

C'est une banalité de dire que les valeurs morales s'effondrent dans nos pays, que personne, ni les parents, ni les maîtres, n'osent plus parler de morale et encore moins enseigner quoi que ce soit à ce sujet.

Pourtant, les valeurs morales sont présentes dans tous les jugements que nous portons sur les autres, et c'est en leur nom que nous admirons, ou plus souvent, blâmons nos prochains et nos lointains, nos supérieurs et nos subordonnés, nos gouvernants et nos enfants. C'est inadmissible, c'est un scandale, disons-nous d'une action individuelle ou collective que nous réprouvons. Le refuge de notre vertu, c'est une indignation généralisée contre notre monde pourri...

Nous restons dans notre fauteuil, contemplant à la télévision toutes les horreurs du monde, les guerres, les famines, et nous nous lamentons en disant : Nous n'y pouvons rien.

Mais un jour il nous arrive d'entendre, de voir, de lire, un homme qui, ayant traversé l'expérience de la guerre, des camps de la mort et d'un cancer déclaré irrémédiable par les médecins, clame une parole de vérité, désintéressée, qui nous rend, à nous, « amnésiques et muets, un certain sens du combat humain » (Georges Nivat : *Soljénitsyne*).

« Nous pouvons tout, mais nous nous mentons à nous-mêmes pour nous tranquilliser, disait Soljénitsyne le 12 février 1974, jour de son arrestation, avant son bannissement (*Ne pas vivre dans le mensonge*). Ce n'est pas de leur faute à eux, c'est de la nôtre, de la nôtre seulement. Et c'est là justement que se trouve, négligée par nous, mais si simple, si accessible, la clé de notre libération : le refus de participer personnellement au mensonge. Qu'importe si le mensonge recouvre tout, s'il devient maître de tout, mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas par moi. Ainsi donc, que chacun d'entre nous, au travers de notre pusillanimité, que chacun fasse son choix : ou bien demeurer un serviteur du mensonge, ou bien considérer que le temps est venu de se secouer, de devenir un homme honnête, digne d'être respecté par ses enfants et ses contemporains. »

Emergence de la conscience

Si la lutte de cet homme a passionné l'opinion, c'est que chacun sentait que c'était plus que le débat d'un pouvoir tyrannique avec un dissident, mais l'émergence d'une conscience nouvelle, conscience pour notre époque, un nouveau regard sur l'homme, une nouvelle éthique.

CETTE QUI NOUS VI

par Philip

Au moment où nous mettons sous presse, la souffrir davantage encore. Mais le message lancé à travers le monde

En même temps que son œuvre monumentale, s'est développée la dissidence soviétique et celle des pays de l'Est. « Mais il la transcende, car son jugement n'est pas d'un dissident, mais d'un prophète armé par Dieu » (G. Nivat).

Comme Nerjine, le héros soljénitsyien du *Premier cercle*, tous les dissidents qui ont publié des écrits autobiographiques, les Sakharov, les Pliouchtch, Bukovski, Grigorenko, ont été, à un moment de leur vie, placés devant le choix décisif : sauver sa peau à tout prix, faire une carrière en acceptant de se conformer entièrement à l'idéologie au pouvoir, ou devenir un homme libre et vrai, en risquant l'asile psychiatrique, le camp à régime sévère, le bannissement.

Une force inconnue

Tous sont passés par une crise de conscience, qui leur a fait préférer le juste et le vrai aux mensonges officiels et découvrir un sens nouveau à leur vie et à leur liberté, jusque dans les cercles de l'enfer. D'où leur venait cette force inconnue ? Tous n'ont pas retrouvé, comme Soljénitsyne, la foi orthodoxe, mais tous, qu'ils se disent encore communistes, comme Pliouchtch, ou agnostiques, comme Sakharov, tout en ayant un grand respect pour les croyants et en luttant pour la liberté de la foi, ont vu surgir au fond d'eux-mêmes une nouvelle éthique, inexplicable et intolérable pour l'idéologie totalitaire.

Choisir la dignité humaine, même au prix de la vie, rester debout dans l'enfer des camps ou dans l'enfer diffus de notre nihilisme, ou de notre société asservie au principe du plaisir et de la liberté

MORALE LECH WALESA ET LE REPENTIR DE L'EST

Lobstein

« L'exigence est durement mise au pas et risque de perdre la liberté que Lech Walesa et tant d'autres ont gagnée à la fin de la guerre. On a que plus de force. »

égoïste, où cette exigence prend-elle ses sources ? Pourquoi cela se passe-t-il chez des hommes et des femmes différents dans leur culture, leur mode de vie, croyants ou incroyants ? Tous ils évoquent une exigence morale qui les dépasse et parfois les surprend, comme s'ils offraient leur liberté à des forces plus puissantes que celles qui détruisent leur corps.

La morale en chemin

Dans une série d'articles aux titres significatifs (« Quand reviennent le souffle et la conscience », « Du repentir et de la modération comme catégories de la vie des nations ») Soljénitsyne nous propose non des recettes mais des chemins de vie, des préceptes d'une éthique qui limite le rôle de la politique et l'empêche ainsi d'être totalitaire.

Il est étonnant de constater que ces chemins, ouverts il y a une dizaine d'années, ont été suivis par un homme et une nation qui ont enraciné leur action dans une éthique rigoureuse et inspirée, la Pologne de Lech Walesa. Pourtant Lech Walesa affirme n'avoir jamais lu Soljénitsyne. Qu'est-ce qui fait la force de Walesa ?

Dans ce qu'il affirme, les gens sentent la vérité. Ils ne détectent pas en lui la moindre trace de mensonge. « Alors ils y croient », dit un employé de bureau à un journaliste.

« Pourquoi des millions de travailleurs me font-ils confiance ? Je dis la vérité, je ne calcule pas. Quel que soit le système, si l'on ne s'appuie pas sur la vérité et l'honnêteté, on n'a aucune chance. La vérité, c'est l'homme. On ne peut rien faire contre la vérité » (Walesa à un journaliste). Et encore : « Je

marche au jour le jour. J'avance pas à pas... »

Le repentir, dans la vie d'une nation, c'est aussi l'extraordinaire monument aux martyrs des émeutes de décembre 1970, élevé par les ouvriers des chantiers navals de Gdansk, sur les lieux mêmes de la répression et inauguré solennellement par les autorités elles-mêmes : trois croix en béton et en acier, soudées par trois ancrés. « Ce monument, auquel je suis très lié, c'est la mémoire des morts, c'est aussi un signe d'espoir et la preuve que l'on peut vaincre le mal », dit Walesa.

La modération, c'est l'action inlassable, non violente, de Walesa pour contenir les impatiences, les ressentiments des syndicats libres, inventer une nouvelle règle du jeu, une nouvelle solidarité. Ainsi depuis août 1980, la consommation d'alcool, interdite pendant les grèves, a baissé de 30 % dans tout le pays.

Convergence

« Quand je réfléchis sur l'homme, je pense que le but de chacun c'est de devenir pleinement un homme. Qu'il triomphe des chacals et des caméléons. Plus l'homme est grand, plus il devrait servir son pays, les autres... L'homme se reconnaît comme homme seulement lorsqu'il va à l'aide d'un autre homme », dit Walesa à Jean-Paul II lors de sa visite au Vatican en 1981. « La création d'un syndicat libre est un événement de grande importance. Il s'agit d'un des droits fondamentaux de la personne. Cet énorme effort n'est dirigé contre personne », lui répondit le pape des droits de l'homme.

En conclusion de son beau livre intitulé « Qui a peur de Soljénitsyne ? », livre qui a inspiré en partie cet article, Corinne Marion écrit : « L'avènement de l'éthique, la résurgence de la conscience est la grande nouveauté qui agite l'Europe de l'Est et, grâce à elle, peut-être aussi l'Occident. »

Pour nous, qui avons été formés à l'école de Frank Buchman et qui essayons de nous entraîner à son éthique rigoureuse d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, pour un homme nouveau et un monde nouveau, comment ne serions-nous pas frappés par la convergence des messages ?

Cette nouveauté qui vient de l'Est rejoint celle qui fut inventée par Frank Buchman à l'Ouest, il y a un demi-siècle. « Le prochain grand mouvement dans le monde sera un réarmement moral et spirituel des hommes et des nations. »

En cette nouveauté, nous mettons notre espérance.

« Je représentais à moi seul tout ce que les noirs haïssaient »

Histoire d'un retournement

Je suis né dans une ferme en Rhodésie. Mes premiers camarades de jeux furent les enfants noirs dont les parents étaient ouvriers agricoles dans l'exploitation.

Plus tard, en allant à l'école, je pris conscience des divisions raciales existant dans notre pays et m'aperçus que je pouvais, simplement parce que j'étais blanc, bénéficier de toutes sortes de privilèges : je recevrais une excellente éducation, j'aurais une situation enviable et beaucoup de serviteurs noirs.

J'étais encore à l'école quand mon père devint premier ministre et cela modifia mes rapports avec mes camarades. Certains me tournèrent le dos car ils désapprouvaient la politique de mon père. D'autres, au contraire, firent tout pour devenir mes amis afin d'obtenir quelques faveurs.

On prit l'habitude de me présenter comme le « fils du premier ministre », sans même dire mon nom et cela m'agaçait.

Puis, je me rendis en Afrique du Sud pour y faire mes études universitaires. A chaque défilé de protestation sur le campus, j'étais aux premiers rangs. C'était pour moi une sensation extraordinaire de n'être plus présenté comme le « fils du premier ministre » mais comme « l'étudiant révolutionnaire ». Je n'ai jamais su exactement pour quoi je manifestais... qu'il s'agisse des libertés sur le campus, des droits des noirs ou d'autre chose, cela m'était bien égal. Je voulais seulement m'affirmer en tant que « moi » et non en tant que « fils de... »

J'étudiais le droit et passais mon temps à le transgresser. Je voulais vivre dangereusement et fus vite repéré par la police. Je me droguais et en vins très vite aux drogues « dures » comme l'héroïne.

Drogué, mais apte au service militaire

Ce n'est pas tout d'aller à l'université, encore faut-il passer les examens annuels ! En fin de première année, je me présentai

dans la salle avec dix minutes de retard, complètement saoul et empestant la marijuana. Il y avait une question de latin dont je ne connaissais pas un traitre mot puisque je n'avais rien étudié de toute l'année. J'écrivis donc au professeur que les œuvres de Justinien avaient déjà été traduites par d'éminents latinistes, que j'étais incapable d'en faire autant, et qu'il veuille bien consulter ces traductions... Je reçus, en retour, mon expulsion des cours de droit. Ce fut un coup dur. A présent, il me fallait retourner en Rhodésie où la guérilla sévissait de plus en plus. J'allais, une fois de plus, être le « fils du premier ministre » et, surtout, j'allais certainement être appelé au service militaire. Dans ces deux domaines, je ne pouvais rien faire. Devenu un « hippie » aux cheveux longs, pacifiste militant, j'avais en horreur l'idée d'être tondu et de porter un fusil en marchant au pas, surtout s'il fallait tirer sur quelqu'un.

Je décidai de fausser l'examen médical

et fus aidé par quelques étudiants. J'avais toutes sortes d'horribles mélanges qui me transformèrent en loque humaine. Les copains m'emmenèrent au centre médical de l'armée et m'abandonnèrent devant la porte au bord de la syncope. Je n'entendais plus rien, n'avais plus de réflexes, je voyais double et ma tension était des plus basses.

Je fus déclaré tout à fait apte et incorporé aussitôt. J'avais oublié de compter avec mon père !

J'ai passé une année dans l'armée, détestant le système de tout mon cœur. Je tenais mon père pour responsable de tous mes malheurs, pensant que c'était lui qui avait insisté pour que je sois incorporé.

Trafiquant à temps plein

Quand ce service fut terminé, je menai une vie sans but, sans travail, ne m'intéressant qu'à l'alcool et à la drogue dont le besoin devenait chaque jour plus pressant.

Le meilleur moyen d'avoir très vite beaucoup d'argent était le trafic de drogue. En quelques mois je devins un trafiquant à temps plein : marijuana, LSD, etc. Je fus arrêté au moment où j'importais une grande quantité de marijuana en Rhodésie, en provenance du Mozambique.

Le jour de mon procès, suivant les conseils de mon avocat, je jouai le repentant et fis semblant de regretter mes mauvaises actions. Je n'en croyais pas un mot, mais ça réussit.



Alec Smith et Arthur Kanodereka photographiés lors d'une mission à Londres peu avant l'assassinat du leader noir par des extrémistes zimbabwéens.

Il me fallait trouver de l'argent pour payer l'amende. Plus question de trafic, la police m'avait à l'œil. Je fus engagé comme photographe industriel, mais cette nouvelle existence ne changea rien à mon amertume ni à la haine qui me tenaillait, ni à mon besoin de drogue.

Face à face inoubliable

J'essayai alors n'importe quoi pour me changer les idées, pour éviter de penser à moi, quelque chose qui pourrait m'aider à me sentir mieux. Je tâtai du mysticisme oriental et du yoga, sans trop de conviction. Un jour, un type que je connaissais vaguement m'invita à son église. Je fus surpris et d'autant plus curieux que depuis des années je n'en fréquentais aucune et surtout que jamais personne ne m'avait lancé pareille invitation.

Le service religieux commença normalement. Peu à peu, il me sembla que j'étais « ailleurs ». Je me sentis soudain face à face avec Dieu. Ce fut un moment étrange, inoubliable, mais indescriptible. J'étais incité à me rendre complètement, à m'abandonner, mais quelque chose en moi me fit crier « non » ! Et aussitôt, je me sentis complètement vide et seul.

Pendant une quinzaine de jours, je me rongai d'inquiétude, pensant qu'après avoir rencontré Dieu et lui avoir dit « non », je n'avais plus aucune raison d'exister. Je roulais à travers les rues, priant pour que la mort se produise au prochain feu rouge. Je « grillais » les feux et à chaque fois pensais que j'allais être foudroyé...

Soudain, un jour, je ressentis la même paix et la même sensation que dans l'église. Alors, fou de joie, je criai « oui » ! de tout mon être, et m'abandonnai complètement à Jésus.

Je n'eus plus jamais besoin de drogue. Je ne ressentis plus aucune haine ni amertume. Je rentrai vite à la maison retrouver mes parents et leur demander pardon. Mais, par-dessus tout, je pris ma vie en mains. Je perdis mes préjugés raciaux. Je m'intéressai enfin à mon pays et à ses problèmes et cherchai à les comprendre, ainsi d'ailleurs que les problèmes de mon père.

Dans un fief de la guérilla

La grande question qui se posait à moi était de trouver le lien entre mon propre changement et l'état de crise que traversait mon pays. Il y a une grande différence entre le fait de donner ma vie à Dieu pour qu'il résolve mes problèmes à moi et donner ma vie à Dieu afin de travailler à établir son autorité dans les structures du pouvoir de mon pays.

J'entrai en contact avec des personnes du Réarmement moral qui préparaient des bases solides pour l'avenir. Par eux, je fis la connaissance d'un pasteur méthodiste, Arthur Kanodereka, qui était également un dirigeant nationaliste. Il haïssait les blancs et organisait activement la guérilla. Au cours d'une conférence internationale à laquelle je participais aussi, il abandonna sa haine et décida qu'à l'avenir il coopérerait avec les autres races pour reconstruire son pays.

Ce changement fut pour moi un premier test. Kanodereka me demanda de parler dans son église en pleine ville africaine de Harare. La veille du jour où je devais prendre la parole dans cette église, il y eut une émeute qui fit treize morts.

Quand je suis arrivé, l'église était pleine à craquer. L'atmosphère était très tendue. Triste et mal à l'aise, je ne me sentais pas en sécurité. Je me souviens d'avoir regardé vers la porte en me demandant si je pourrais l'atteindre assez vite pour m'échapper, cette église étant un fief et un refuge pour les guerilleros noirs.

Arthur me présenta comme le fils du premier ministre, son pire ennemi, celui dont l'armée combattait les noirs. Je représentais à moi seul tout ce que les noirs haïssaient.

Ce qui sauva la réunion fut notre commune conversion qui nous permettait d'être l'un à côté de l'autre dans un même but : la fin de la guerre.

Rebelle devenu aumônier

Lorsque mes amis blancs apprirent ce que j'avais fait, ils pensèrent que j'étais devenu fou. Mais je n'avais fait que ce qui me semblait juste.

Pendant quatre ans, Arthur et moi avons travaillé la main dans la main pour remédier aux divisions raciales et politiques de notre pays. Quand j'avais une permission, je rencontrais souvent des jeunes guerilleros de l'église d'Arthur et j'eus avec eux de fructueux entretiens sur l'avenir du pays.

Le 18 décembre 1978, Arthur Kanodereka fut assassiné. Ce fut pour moi un coup de massue. Sa mort fut une immense perte pour tout notre pays, car il y avait beaucoup travaillé pour la réconciliation. Il ne me restait qu'à continuer ce que nous avions entrepris.

Mon père n'est plus premier ministre. Mais qu'il le soit ou non ne change rien à mes yeux. Je regrette tout le mal que je lui ai fait et toute la peine que je fus pour lui et toute ma famille à un moment où il avait bien d'autres problèmes. Je comprends que sa politique était basée sur ce qu'il pensait être juste. De mon côté, je continue à lutter pour ce qui me semble juste. J'ai été rebelle, drogué, puis soldat.

Je suis maintenant aumônier militaire. A cause de mon passé et du fait que depuis j'ai fondé une famille, je crois pouvoir prendre quelque responsabilité dans l'avenir de mon pays, mon cher Zimbabwe.

La guerre a fait beaucoup de victimes, et il faut lutter contre la haine même si elle semble légitime. J'ai vécu des années durant dans la haine : haine familiale, haine raciale, haine d'une armée contre une autre. J'ai appris à ne plus ressentir aucune haine dans mon cœur et je veux faire profiter chacun de mon expérience pour aider à la reconstruction et à la réhabilitation de mon pays. Je veux préparer mon peuple à la paix, lui qui n'a connu que la guerre.

Alec Smith

(D'après les témoignages parus dans la revue *Voix* et dans le journal *(Chronicle de Bulawayo)*.)

Dans le témoignage que nous venons de lire, Alec Smith reste très modeste sur le travail qu'il a accompli ces dernières années. Il a contribué notamment à la mise sur pied d'un groupe de réflexion et d'action rassemblant des hommes et des femmes de toutes tendances et se recrutant parmi les deux grandes tribus du Zimbabwe comme parmi les blancs. Avant et après l'indépendance, ces équipes ont pris plusieurs initiatives qui ont servi à la réconciliation de groupes opposés et prévenu certains affrontements. La notion nouvelle qu'Alec Smith et le pasteur Kanodereka ont introduite dans ces groupes se concrétise dans leur affirmation commune, faite au cours d'une mission en Afrique du Sud : « Nous avons cessé d'appartenir au camp des blancs ou au camp des noirs. » Le détachement qu'ils prenaient ainsi, à grand risque, des points de vue limités de telle ou telle communauté leur a donné à tous les deux une objectivité et une liberté d'action plus grandes.

Nul ne peut dire quelle influence Alec Smith aura exercée sur son père, l'ancien premier ministre Ian Smith, mais il est intéressant de savoir que celui-ci, l'homme même qui avait proclamé « l'acte unilatéral d'indépendance » en 1965, a affirmé à l'actuel premier ministre, Robert Mugabe, qu'il avait taxé autrefois d'« instrument du diable » : « J'étais raciste, mais j'ai maintenant reconsidéré ma position. Il y aura toujours moyen de travailler ensemble. » La presse a fait état, avec quelque retard, de la rencontre inattendue qui a eu lieu, peu après l'indépendance, entre les deux hommes. De nombreux observateurs ont estimé que cet entretien entre Smith et Mugabe a permis d'éviter un coup d'Etat fomenté par certains milieux extrémistes blancs.

J.-J. O.

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

« Le Sud parmi nous »

Les 21 et 22 novembre derniers, à Nyons, dans la Drôme, une douzaine d'étudiants étrangers et quelques jeunes Français se retrouvaient autour de M. Jean-Pierre Noiriel, ingénieur retraité, qui les accueillait, et de Mlle Monique Chaurand, professeuse de musique à Montpellier. Ce week-end s'inscrivait dans une série de rencontres mensuelles qui avaient eu lieu précédemment à Montpellier, où Mlle Chaurand tient son foyer ouvert pour que puissent s'établir des contacts entre personnes de nationalités et de cultures différentes.

A une époque où l'on parle beaucoup de dialogue Nord-Sud, les journées de Nyons furent l'occasion pour de jeunes Européens de nouer des liens personnels avec des contemporains venant de pays dits en développement ; ceci à la faveur de conversations individuelles et de moments de détente pris ensemble dans les collines avoisinantes.

Profitant de la venue d'étudiants marocains, tunisiens et pakistanais, M. Noiriel avait aussi prévu, le samedi soir, une rencontre dans une salle de la ville : il voulait ouvrir à ses concitoyens les échanges entre ses jeunes amis.

Ce fut aussi l'occasion de vivre d'une manière concrète ce qui fait l'objet de tant de débats théoriques dans la presse et sur la scène nationale et internationale. « Je n'aime pas la distinction entre pays du Nord et pays du Sud, déclara un étudiant tunisien en pharmacie : cela crée d'emblée une division entre eux avec un sentiment de supériorité des uns, ceux qui donnent, et un sentiment d'infériorité des autres, ceux qui reçoivent. »

« L'aide matérielle joue un rôle, dit un Marocain termi-

nant des études de droit à l'université de Montpellier ; mais, d'une part elle ne parvient pas souvent à destination, d'autre part les échanges humains et culturels sont encore plus importants. En limitant leurs efforts à l'aide matérielle, les nations occidentales ne craignent-elles pas souvent une rivalité intellectuelle et culturelle de la part des pays du Sud ? » Un professeur d'enseignement secondaire à Nyons, qui avait participé à la soirée d'échanges du samedi, conclut : « C'est la troisième réunion à laquelle j'assiste cette semaine sur le thème des relations Nord-Sud ; c'est la première à laquelle je ne regrette pas d'être venu. La différence était que le Sud était parmi nous ! » Un autre participant notait aussi que chacun y était présent avec son cœur et prêt à donner le meilleur de soi-même.

« Ayez l'esprit aux aguets »

Lors d'une soirée en décembre dernier, à Boulogne-Billancourt, le Britannique William Jaeger rencontrait une douzaine de jeunes Français ; la plupart d'entre eux étaient étudiants, dans des domaines aussi divers que la kinésithérapie, l'électronique, les sciences politiques. Avec eux se trouvaient aussi un instituteur et un étudiant tunisien.

L'intérêt particulier de William Jaeger pour le monde du travail et son voyage récent en Europe de l'Est en faisaient un interlocuteur de choix sur le thème des forces idéologiques en présence dans le monde. Que pensez-vous du pacifisme, de la course aux armements ? Voyez-vous une solution aux problèmes de chômage ? Est-il possible de lutter contre la corruption ? L'individu peut-il jouer un rôle dans le monde actuel ? Telles étaient les questions qui émanèrent d'un jeune auditoire dont le septuagénaire britan-

nique sut galvaniser les esprits par le dynamisme de sa pensée, vibrant pour le monde entier et déjà tendue vers les décennies à venir. « Le pacifisme est une philosophie négative : la peur de la guerre chez les uns peut devenir une arme dans les mains des autres. Elle engendre un désarmement moral... Pensez-vous assez aux pays de l'Est qui connaissent la dictature, la faillite économique ? Quel enseignement tirez-vous de leur expérience ?.. Je ne suis pas anticommuniste au sens étroit du terme : il faut trouver en votre adversaire le point sur lequel vous pouvez le rejoindre et à partir de là chercher à bâtir ensemble... Il faut travailler autant que ceux que l'on veut atteindre, étudier leur vie, leurs préoccupations... Ayez l'esprit aux aguets, soyez réalistes mais ne restez pas enfermés dans des préjugés ! »

Jaeger transmet ainsi les fruits de quarante ans d'expérience avec le Réarmement moral, durant lesquels il se fit, à travers le monde, l'avocat ardent d'une société nouvelle construite sur la base d'hommes nouveaux.

L'intervention de Christoph Spreng, de Suisse, technicien en mécanique et qui accompagnait M. Jaeger, fut également appréciée. Il esquissa une nouvelle conception de la vie active à une époque où la peur du chômage se fait de plus en plus obsédante. « Peut-on donner à l'activité non salariée un sens égal, voire supérieur, à l'activité qui permet de simplement vivre ? demanda-t-il. Pourra-t-on toujours prendre pour acquis le droit au travail ? » Ses questions en laissèrent plus d'un songeurs : de la réflexion en perspective pour meubler le temps libre !

En bref

A Taïpeh (île de Taïwan), vingt-quatre étudiants chinois

viennent de suivre un stage d'introduction au Réarmement moral portant à la fois sur des questions de foi et d'engagement personnel et sur la compréhension de l'actualité mondiale.

A Portland (Etats-Unis), l'ancien champion de cricket antillais Conrad Hunte a donné une série de conférences sur la question des relations raciales en Grande-Bretagne. L'idée-force de ses interventions : dans l'esprit de la majorité des blancs, il y a un plafond au-delà duquel aucun homme de couleur ne doit s'élever ; dans l'esprit de la majorité des gens de couleur, il y a une barrière au-delà de laquelle aucun blanc n'est admis. L'une et l'autre de ces attitudes doivent changer et, pour cela, il faut aimer celui de l'autre camp.

En Zambie, 250 délégués au congrès de la « Brigade féminine » du Parti uni de l'indépendance viennent d'assister à une représentation de **Liberté**, un film du Réarmement moral et le premier jamais écrit et réalisé en Afrique par des Africains.

A Gwélo (Zimbabwe), la ferme de Coolmoreen, qui sert de centre de rencontres pour le Réarmement moral, a accueilli cette année une série de colloques consacrés aux relations sociales dans l'entreprise et dont l'effet bénéfique s'est fait sentir dans plusieurs mines et usines du pays.

Dans le **Midi de la France**, des réunions ont lieu chaque trimestre depuis un an, qui permettent à des personnes vivant dans différents départements de la région d'échanger leurs idées et projets et de rassembler leurs efforts. La prochaine rencontre aura lieu à Antibes les 27 et 28 février.

PHOTOS : Bureau du Tourisme de Turquie, Paris : pp. 1, 4, 5, 6 ; David Channer : pp. 7, 10 ; Républicain Lorrain : p. 13.

Construire la solidarité

Sidérurgistes britanniques en Lorraine

Au Nord-Est de l'Angleterre, entre Newcastle et Durham, une région a été durement frappée par la crise de la sidérurgie. La ville de Consett, dans la vallée de la Derwent, a vu, le 30 septembre 1980, s'éteindre définitivement les hauts-fourneaux de son complexe sidérurgique. Productrice d'aciers de qualité, cette usine était victime d'un plan de restructuration de la B.S.C. (British Steel Corporation) malgré son carnet de commandes bien rempli et ses résultats positifs sur le plan financier (3 millions de livres sterling de bénéfices durant sa dernière année d'exploitation et remboursement en quatre ans du dernier investissement de 120 millions). La souplesse d'adaptation de sa production aux commandes lui assurait une certaine fidélité de ses clients, tout en étant une excellente arme commerciale.

Plus dramatiques sont les conséquences humaines : 3 700 personnes perdaient leur emploi ; rien n'avait été réellement prévu pour les reclasser, sauf des stages de formation ou de reconversion profession-

nelle. Actuellement, 600 personnes suivent ces stages, moyennant un salaire qui leur est payé par la B.S.C. dans le cadre d'un accord européen.

Le district de Derwentside, dont Consett est la ville principale, a une population de 90 000 habitants. Une nouvelle fermeture d'usine au début de 1981 a encore supprimé 1 200 emplois. Aussi le taux de chômage approche-t-il 40 % de la population active.

Lors d'un voyage à Consett en novembre 1980, ma femme et moi-même avons été touchés par cette situation et par notre rencontre avec un groupe de sidérurgistes qui avaient formé le noyau du « Comité d'action » créé pour lutter contre cette fermeture. Celui-ci s'est acquis une réputation nationale par les actions qu'il a menées et qui avaient mobilisé les médias. « Le passé est le passé, nous dirent ces hommes au cours de trois heures d'entretien, il nous faut nous tourner vers l'avenir... Votre venue nous ouvre une porte vers l'Europe. Nous cherchons des idées. Nous aimerions venir voir en Lorraine ce que vous faites, face à la crise. »

En avril de cette année, onze membres de ce groupe investissaient une bonne partie de leur indemnité de licenciement (représentant au minimum trois ans de salaire et variant avec l'ancienneté) dans la création d'une coopérative ouvrière parce que, disent-ils, « nous n'acceptons pas d'être inutiles, nous nous sommes pris en charge et nous voulons nous rendre utiles. » Cette coopérative, *The Consett Co-operative Enterprises, Ltd.* veut aussi jouer un rôle de conseillère auprès de ceux qui veulent entreprendre la même démarche.

En octobre, nous avons eu le plaisir de recevoir trois membres de cette coopérative, accompagnés par le correspondant du *Industrial Pioneer* de Newcastle. La détermination de ces trois travailleurs a captivé leurs interlocuteurs lorrains. Sous le titre « Des chômeurs qui créent des emplois », le quotidien *Le Républicain Lorrain* décrit ainsi cette visite : « Eux qui ont vu tout mourir autour d'eux, ils ont entrepris des démarches, ils ont pris des initiatives : « C'est beaucoup plus sain pour l'esprit », disent-ils. Lâchés par les syndicats, déçus par les « leaders », ils ont voulu montrer ce qui pouvait être fait. Leur voyage en Lorraine n'est pas désintéressé. Ils ont eu des contacts avec des élus, ils ont eu des entretiens avec des chefs



Devant la mairie de Thionville, de dr. à g. : Terry Burns, membre de la coopérative, Brian Lee, trésorier, Tom Jones, correspondant du mensuel *The Industrial Pioneer*, Brian Thirlaway, secrétaire de la coopérative.

d'entreprises, avec des travailleurs, tout ceci pour collecter un maximum d'idées de gestion coopérative et les mettre en application. Et puis, ajoutent-ils, nous devons construire notre propre avenir. C'est pourquoi les contacts de ce genre sont nécessaires pour que les gens comprennent et s'aident entre eux. La situation chez nous n'est peut-être pas exactement la même qu'ici, mais elle est aussi durement ressentie dans les familles. »

Du bassin de fer (Thionville-Rombas) au bassin houiller (Merlebach), en passant par Luxembourg, Verdun, Metz et Nancy, cette tournée s'est terminée à Strasbourg où les trois hommes se sont entretenus avec Sir Ivor Richard, commissaire européen aux Affaires sociales et à l'Emploi, et avec des députés au Parlement européen.

Au journaliste du *Républicain Lorrain*, qui les interrogeait sur leurs impressions des Lorrains, les trois « ambassadeurs » ont dit qu'ils « étaient très satisfaits de leurs rencontres », l'un d'eux n'hésitant pas à affirmer : « Si je trouve du travail ici, je viens m'installer avec ma femme et mes cinq enfants. Ici, les gens sont chaleureux, clairs et accueillants. » Un autre a été frappé par l'accueil dans les familles : « J'ai été hébergé dans une famille où la mère est médecin. J'ai été mis à l'aise tout de suite. On m'a même confié une clef pour rentrer le soir. Jamais, dans mon pays, un travailleur comme moi n'aurait été reçu de la sorte dans ce milieu. »

Dans le contexte des relations franco-anglaises où l'esprit de compréhension n'est pas toujours de mise, cette visite a été un encouragement. Autour de préoccupations communes et dans la franchise des échanges, les liens de confiance se sont noués entre deux régions européennes qui auront certainement des prolongations dans l'avenir.

Charles Danguy

Des îles (suite de la page 7)

ministre nous livre ses soucis et demande nos prières.

« Aux îles Samoa, après une causerie que je fais aux normaliens, un étudiant se met à chanter, des élèves m'invitent à une danse dont j'ignore le premier pas. Mais j'accepte pour leur faire honneur, pour manifester mon appréciation. De tels élans de cœur sont si rares chez nous ! »

Joan s'anime, parle du fond de son cœur, conquise par ces peuples : par leur histoire, leurs légendes, leurs coutumes. « Autrefois, nous sommes venus leur apporter le christianisme pour changer leurs vies ; ils transforment la nôtre aujourd'hui. Leur spontanéité et leur générosité font presque mal, car nous n'y sommes plus habitués. Leur intellect ne prend jamais le contrôle de leur vie, leur cœur déborde. » Elle se prend à rêver : « Voilà qui transformerait l'Occident. »

C'est pour cela qu'elle investit tout ce qu'elle a : humour, énergie et foi : « Je suis convaincue, conclut-elle, que Dieu se servira un jour, pour le bénéfice de tous les peuples du Pacifique, de ces huit ares plantés de cocotiers aux îles Fidji. »

Evelyne Seydoux

Chrétiens et musulmans

Le dialogue à notre porte

J.-J. Odier analyse un ouvrage de Maurice Borrmans

Le dialogue entre chrétiens et musulmans pouvait paraître, il y a vingt ans, une estimable démarche de théologiens et d'érudits pour une meilleure compréhension des civilisations. Aujourd'hui, avec le surgissement des pays pétroliers du Moyen-Orient sur le devant de la scène politique, avec les migrations de populations travailleuses et la coexistence à laquelle nous sommes contraints – deux millions de musulmans, dont 250 000 de nationalité française, résident aujourd'hui en France – ce dialogue devient une condition essentielle de la paix et du progrès à l'échelle mondiale et il commence à notre porte.

C'est pourquoi l'ouvrage du père Maurice Borrmans (1), émanant du Secrétariat pour les non-chrétiens, s'avère une précieuse source d'information et de réflexion ainsi qu'un excellent outil de travail.

Dans son introduction, l'auteur souligne d'abord la nécessité de dépasser « la simple coexistence ou la généreuse tolérance ». Il s'agit, pour les uns et les autres, de se reconnaître et de « s'enrichir de leurs différences » dans un monde qui est désormais « le témoin étonné d'un pluralisme renouvelé des idéologies, des cultures et des religions ».

Il importe d'abord de situer qui sont aujourd'hui les interlocuteurs, le dialogue ayant été souvent, dans le passé, une longue suite d'affrontements politiques, culturels ou religieux engendrant mille malentendus (conquêtes musulmanes, croisades, entreprises coloniales, etc.). Après une période de rapports de nature scientifique et culturelle, puis de recherche orientaliste, divers efforts de rapprochement ont abouti à la Déclaration du Concile de Vatican II (1962-1965) concernant les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes, qui constitue, pour les catholiques, la « charte du dialogue islamo-chrétien ».

Notre affaire à tous

Du côté chrétien, la responsabilité du dialogue a reposé tout d'abord, et jusqu'à Vatican II, sur les communautés chrétiennes du Moyen-Orient. Dans l'ensemble

islamique, que le père Borrmans analyse dans sa complexité, les musulmans arabes, minoritaires (20 %), occupent sur le plan géographique, culturel et affectif, une place centrale dans la recherche de convergences. Mais aujourd'hui, dans les cinq continents, remarque l'auteur, des chrétiens et des musulmans travaillent ensemble à tous les niveaux de l'économie, de la culture et de la politique. Le dialogue n'est donc plus réservé aux spécialistes : il est notre affaire à tous.

Comment aborder ce dialogue et lui donner sa pleine dimension ? L'échange, tout d'abord, ne peut exister qu'entre des personnes et des communautés, non entre des systèmes et des religions. Ensuite, il faut cerner ses exigences spirituelles : le partenaire chrétien doit se rappeler qu'il ne peut pas à lui tout seul décider des voies et moyens du dialogue. L'interlocuteur musulman doit rester entièrement libre d'envisager le dialogue à sa manière.

Une manière d'être et d'agir

Ensuite, ses composantes et ses niveaux : il doit embrasser toutes les formes de l'existence et se situer « en tout lieu où musulmans et chrétiens, ensemble, vivent et travaillent, aiment et souffrent, et aussi meurent ». La spécificité du dialogue, pour le père Borrmans, « n'est pas dans son objet, mais dans cette manière d'être et d'agir qui est accueil de l'autre, écoute de sa parole et acceptation de sa différence ».

Chrétiens et musulmans ignorent trop souvent ce qu'ils sont réellement. Or, il faut se découvrir non seulement tel qu'on est, mais aussi tel qu'on veut être, nos préjugés découlant trop souvent de ce que nous discernons plus facilement les déficiences de l'autre que ses fidélités. L'idéal ne serait-il pas, demande l'auteur, que le musulman en arrive à présenter le christianisme de telle manière que le chrétien s'y reconnaisse et réciproquement ?

Enfin, le père Borrmans pense que les partenaires doivent envisager les dimensions proprement religieuses de leur dialogue. Même s'ils divergent profondément dans l'expression de leur foi, ils seront amenés à se reconnaître mutuellement

comme « témoins de Dieu » et « serviteurs de Sa parole » et à s'entraider à être plus dociles à son Esprit. « Rien ne serait plus dommageable au vrai dialogue, estime en effet l'auteur, que le faux effort d'adaptation qui consisterait, pour le chrétien, à réduire la présentation de sa foi de manière à la rendre acceptable au musulman. » Musulmans et chrétiens doivent en effet se rencontrer dans la plénitude de leur croyance.

L'ouvrage analyse ensuite les valeurs réelles de la foi musulmane : soumission à Dieu tout d'abord (sens même de l'expression *islâm*), puis méditation d'un livre, imitation d'un modèle prophétique, solidarité d'une communauté de croyants, affirmation de la transcendance de Dieu, adoration sincère, obéissance aux décrets de Dieu, enfin dépassements ascétiques et mystiques. Le père Borrmans s'attache aussi à libérer les chrétiens d'un ensemble de préjugés (fatalisme, laxisme, fanatisme, etc.) qui faussent le dialogue d'entrée de jeu. Constatant que le musulman, pour sa part, n'aborde pas toujours les réalités chrétiennes sans idées préalables, l'auteur donne aussi quelques indications qui peuvent aider le chrétien à mieux comprendre ce que son interlocuteur pense du christianisme. Par exemple, remarque-t-il, les chrétiens se devraient de rappeler à leurs partenaires qu'ils se considèrent comme les « Gens d'une personne » – le Christ, révélation du Père – et non comme des « Gens du livre » (nom par lequel chrétiens et juifs sont désignés dans le Coran).

A côté du dialogue culturel ou religieux, il faut souligner aussi les collaborations humaines qui doivent permettre aux chrétiens et aux musulmans de bonne volonté de se mettre ensemble au service des hommes. L'aménagement de la cité, dans ses aspects moraux, culturels et sociaux, offre de nombreuses occasions d'interventions concertées.

« Se devancer mutuellement dans les œuvres de bien »

Mais on sent constamment dans l'ouvrage du père Borrmans la recherche de convergences plus lointaines que Dieu pourrait éclairer pour les uns et les autres. Il serait dommage que la rencontre et le partage se limitent aux seules valeurs temporelles. Les interlocuteurs peuvent tendre à cette émulation spirituelle où les croyants « se devancer mutuellement dans les œuvres de bien » (Coran 5. 48) et vers cette « conversion de chacun au Seigneur qui l'interpelle, lui pardonne et le transforme ». L'ultime dialogue, pour le père Borrmans, est celui du *dialogue du*

silence où Dieu parle directement au cœur de chacun des partenaires.

En annexe, l'ouvrage énumère les différentes étapes du dialogue « organisé » des quinze dernières années et donne une bonne bibliographie.

Par son choix méticuleux, mais aussi discret, des citations du Coran comme par son souci de ne pas paraître directif aux yeux de ses interlocuteurs musulmans, le père Borrmans nous montre la voie d'un dialogue où chacun reste lui-même. Mais il nous met en garde : le « ministère de la réconciliation », à ses yeux, ne peut être qu'une longue « passion ».

J.-J. Odier

Deux autres ouvrages récents doivent être mentionnés dans le contexte du dialogue islamo-chrétien. Le premier est un recueil de trois conférences ou exposés faits par un homme dont la vie a été une rencontre permanente de l'islam et du christianisme : le Franciscain Jean-Mo-

ammed Abd-el-Jalil, né à Fès et formé dans la pure tradition musulmane, avant de recevoir le baptême et d'être ordonné prêtre (2). Le premier texte veut répondre à ces questions : « Que savons-nous de l'Islam ? Qu'avons-nous fait pour l'Islam ? » Le deuxième traite de ce que les musulmans attendent des chrétiens, le troisième s'intitule : « L'Islam à l'époque du Concile ».

C'est au secrétariat pour les Relations avec l'Islam au Centre national de l'enseignement religieux que nous devons le second ouvrage (3). Réalisé par des chrétiens avec l'aide d'amis musulmans, et proposé en premier lieu aux parents, éducateurs et catéchistes, ce livre vise à susciter dans la communauté chrétienne une meilleure connaissance de l'Islam et « une attitude juste envers les croyants de l'Islam ». Ses auteurs ont voulu répondre au vœu exprimé par Jean-Paul II : « L'éducation au dialogue avec les disciples des religions non chrétiennes devrait

faire partie de la formation chrétienne, spécialement des jeunes. »

Ce petit livre a le mérite de consacrer un certain nombre de pages aux prières musulmanes, qui aideront le lecteur à entrer davantage en communion avec ses frères islamiques.

(1) *Orientation pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, Editions du Cerf, 192 pages, publié en avril 1981. Il s'agit d'une édition entièrement revue et corrigée d'un ouvrage présenté en 1970 par le Secrétariat pour les non-chrétiens. Le père Borrmans est professeur de langue arabe et de droit musulman à Paris-Sorbonne. Il a participé à plusieurs grandes rencontres islamo-chrétiennes et anime la revue *Islamochristiana*, publiée par l'Institut Pontifical d'Etudes arabes et islamiques, à Rome.

(2) *L'Islam et nous*, Editions du Cerf, 130 pages, 1981.

(3) *Tous fils d'Abraham, pour un regard chrétien sur l'Islam*, Editions du Chalet, 104 pages, 1980.

Adieu à Himmat

Après dix-sept ans d'existence, *Himmat*, l'hebdomadaire indien (devenu bi-mensuel en mars dernier) a dû interrompre sa publication. Le numéro daté du 15 novembre 1981 a été le dernier. La société éditrice y annonce, « avec une extrême tristesse », qu'elle suspend la parution de la revue « à cause de graves pertes financières » et prend congé, en les remerciant pour leur soutien fidèle, de ses lecteurs, annonceurs, fournisseurs et de tous ceux qui ont soutenu d'une manière ou d'une autre ce magazine dont le titre veut dire « courage » en langue hindi.

Rajmohan Gandhi avait créé *Himmat* en 1964 au terme d'une marche à travers la nation qu'il avait organisée avec une poignée d'amis du Réarmement moral et au cours de laquelle il avait proposé aux masses indiennes de forger « une Inde propre, forte et unie, une Inde où nul homme n'adore, n'insulte ni ne corrompt son concitoyen ». Semaine après semaine, les éditoriaux de Gandhi — dont les deux grands-pères, le Mahatma Gandhi et M. Rajagopalachari avaient aussi mené certaines de leurs grandes batailles dans les colonnes des journaux qu'ils avaient fondés — élevaient le débat politique indien, portaient le fer rouge sur les injustices et les infamies dont il avait été le témoin, faisaient vivre pour le lecteur le compagnon de voyage rencontré dans un

train où l'homme d'Etat interviewé dans son bureau, élargissaient l'horizon jusqu'aux confins de la planète.

« Les chiffres rouges du comptable ont réussi là où le crayon bleu des censeurs et la menace des chaînes avaient échoué », écrit Rajmohan Gandhi dans son dernier éditorial, faisant allusion aux difficultés traversées par le journal lors de l'état d'urgence, de 1975 à 1977.

Précisant que la maison d'édition *Himmat* poursuit ses activités, Gandhi ajoute : « Ce qui est le plus important, c'est que notre détermination, en tant qu'individus, reste la même. Car les causes pour lesquelles *Himmat* s'est battu s'étendent bien au-delà de ce qui a été son champ d'action : la liberté, la justice et la charité — et derrière elles leur auteur — verront l'essor et la mort de nombreux *Himmats*.

Un enrichissement

Dans un article d'adieux, celui qui a présidé durant dix ans aux destinées de *Himmat* en tant que directeur, Russi Lala, remercie lui aussi les innombrables personnes qui ont fait tourner le journal pendant toutes ces années et souligne combien ce fut un enrichissement pour chacun des rédacteurs de participer à cette aventure. « Quand je repense à ces dix années, écrit-il, je ne pense pas tellement à ce que nous avons publié ni à ce que j'ai écrit, mais à ceux qui sont venus travailler avec nous et à ce qu'il est advenu d'eux. »

Il évoque alors le jeune Soudanais fuyant la guerre civile, qui se retrouve aujourd'hui directeur du *Nile Mirror*, l'étudiant australien qui siège maintenant sur les bancs du parlement de Canberra, l'étudiant de Madras, que sa découverte du Réarmement moral avait amené à trouver la façon de résoudre un grave conflit social dans sa ville, qui est maintenant établi comme avocat à Bombay, et aura collaboré à *Himmat* jusqu'à la fin, etc.

Russi Lala rappelle également les circonstances dans lesquelles, en 1965, un article de *Himmat* avait incité un haut fonctionnaire indien à présenter des excuses lors d'un incident entre l'Inde et Sri Lanka, excuses qui, reprises par la presse du pays, désamorçèrent une grave crise.

C'est en partie à cause de son indépendance, financière et politique, que *Himmat* se voit obligé de fermer ses portes. Indépendance qui lui avait valu, durant les années terribles de l'état d'urgence instauré par Indira Gandhi, d'être le porte-parole le plus courageux de tous les organes d'opinion et de résister à toutes les tentatives pour le faire taire (voir *Tribune de Caux* d'août 1975 et décembre 1976).

La façon dont l'équipe de *Himmat* s'était battue pour le respect des libertés, et en particulier de la liberté de la presse, avait été considérée à l'époque par l'ancien directeur du quotidien *Indian Express* comme « un des épisodes les plus brillants de l'histoire du journalisme en Inde ».

Philippe Lasserre

A l'occasion du 8^e centenaire de la naissance de saint François d'Assise

Tournée en Suisse romande de

un soleil en pleine nuit

Si François d'Assise
revenait aujourd'hui...

Spectacle solo avec

michel orphelin

FRIBOURG

Aula de l'Université
vendredi 15 janvier
à 20 h 30
dimanche 17 janvier
à 14 h 30

BULLE

Aula
de l'École secondaire
mardi 19 janvier
à 20 h 15

NEUCHÂTEL

Théâtre
mercredi 20 janvier
à 20 h 30
jeudi 21 janvier
à 20 h 30

SION

Aula du Nouveau
Collège des Creusets
samedi 30 janvier
à 20 h 30
mardi 2 février à 20 h 30

LE CHABLE (VS)

Salle du Collège
dimanche 6 février
à 21 h

LAUSANNE

Aula du Collège
des Bergières
mercredi 10 février
à 20 h 30
vendredi 12 février
à 20 h 30

DELEMONT

Salle Saint-Georges
jeudi 25 février à 14 h
vendredi 26 février
à 20 h 30
dimanche 28 février
à 20 h 30

SAIGNELEGIER

Salle communale
mardi 2 mars à 20 h 30

PORRENTRUUY

Salle de l'Inter
jeudi 4 mars à 14 h
vendredi 5 mars
à 20 h 30

GENÈVE

Théâtre de l'Espérance
merc. 10 mars à 20 h 30
jeudi 11 mars à 20 h 30
vend. 12 mars à 20 h 30
samedi 13 mars à 15 h

MONTREUX

Aula du Collège
vendredi 19 mars
à 20 h 15
samedi 20 mars
à 20 h 15

ST-MAURICE

Salle du Collège
lundi 22 mars à 20 h 30

*Pour tout renseignement, s'adresser à : Communauté des
Capucins, Fribourg, tél. (037) 26.29.88 ; Caritas, Fribourg, tél. (037)
22.60.15 (Mille Mory) ; ou à nos adresses.*